

UN ALBATROS SOUS LA LUNE
suivi de
LA VALISE BLEUE TOKYO-PARIS

Mona De Mesle

Un albatros
sous la lune
suivi de
La valise bleue
Tokyo-Paris

Roman

Éditions Persée

Du même auteur

Le Croco du Brésil et Marine au Libéria, Éditions Persée, 2016

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

**UN ALBATROS
SOUS LA LUNE**

LE HAVRE – JOURNAL DE LAURIANE LE KAPITAN II, LE FIER DESTRIER

Je l'ai vu d'abord, se dressant le long du quai, tel un bateau de ligne, bien peint et luisant au soleil. Il fallait le mériter, car la coupée était haute à gravir. Les appareils de navigation étaient bien astiqués. Les hommes d'équipage avaient revêtu leur uniforme, pendant que certains s'occupaient du chargement.

Cette fois-là, c'étaient des voitures qui virevoltaient au gré de la grue, jusqu'à se stabiliser à l'aplomb au-dessus des cales et... pile pour être reçues par le personnel qui les arrimait.

Aux USA à ce moment-là, on était friand de nos petites voitures européennes. Les grosses Mustang utilisées pour les routes des grandes plaines n'amusaient plus les Américains. Des petites voitures rutilantes de couleur rouge, verte, blanche, surtout lorsque entre les nuages, le soleil faisait un clin d'œil sur leur peinture brillante, toutes belles pour leur premier voyage en Amérique.

Alors, le Kapitan leur amenait cette cargaison ; gros travail pour les bien arrimer, afin qu'elles ne se cognent pas, pas de bosses pour ces fleurons de notre industrie automobile, les chefs d'équipe les recevaient dans les cales comme leur bébé, les protégeaient de tous côtés, aussi bien que certains animaux fragiles rapportés autrefois d'Afrique.

C'était propre sur un quai pas vraiment poussiéreux, pour un voyage relativement court jusqu'au Saint-Laurent.

Le commandant, au bas de la coupée, était petit sur la photo, en comparaison de ce monstre. Mais une fois éloigné de notre monde, seul, il était grand face à la vague, et confronté aux éléments il était seul à décider, sous les cieux compatissants... ou non...

Très vite, nous accédons à l'océan, et là... une fois au large, les coups de boutoir se succèdent, l'océan ne désarme pas. Seule l'endurance des marins et du bateau gagnera. Je compris d'un coup pourquoi les Grecs, les anciens, prêtaient une âme aux éléments, ceux-ci semblant s'acharner sur les pauvres humains.

Avant d'arriver au Saint-Laurent, du côté de Terre-Neuve, le brouillard se fit oppressant. On se prenait à imaginer les morutiers anciens, qui n'étaient pas comme nous munis de radars, et plus encore aux doris, détachés du bateau ayant du mal à s'orienter, se perdant sans pouvoir apercevoir leur navire, pauvres bougres paumés, abandonnés à la mer par le ciel et les hommes.

Mais comme nous venions d'éviter quelques icebergs, détachés des plus gros et égarés plus au Sud, nous avons également franchi ce mur de silence qu'impose la brume à nos oreilles, qui nous semblent bouchées par du coton.

Et alors, nous entrâmes dans cette grande embouchure du Saint-Laurent, comme une bouche prête à nous avaler, goulûment, avec tout notre chargement.

Cette partie du voyage, assez technique, assortie d'une navigation très spécifique aux Grands Lacs, ne plaisait pas trop à Lauriane, d'autant qu'elle ne put même pas apercevoir les chutes du Niagara !

Longer les Grands Lacs côté États-Unis prendrait pas mal de temps, surtout pour aller jusqu'à Duluth décharger nos voitures.

Sur ces rives se déchargeait aussi du maïs provenant des États du centre. On y voyait des silos gorgés de céréales, qui abritaient à coup sûr bon nombre de rats bien engraisés et gros comme des lapins.

Comme une autre passagère, madame Guillemain, également déçue de ne pas avoir pu admirer les chutes du Niagara, il lui tardait de retourner en mer et prendre la direction de New York, but tant désiré de ce voyage.

Depuis que les autorisations pour les femmes de marins de sortir d'Europe à tour de rôle avaient été accordées, le commandant Cantec, étant veuf, n'avait bien sûr pas profité de ce privilège.

Alors, en compensation, et pour son dernier commandement, il avait demandé à emmener sa fille, par ailleurs très méritante.

Le patron de cette compagnie de navigation du Havre, Jorg Heuss, était aimé des marins, on le disait descendant des Vikings, et proche des hommes de mer et de leurs problèmes.

NEW YORK

Voici ce que relatait le journal de Lauriane, en ces années soixante-dix.

Arrivant dans cette magnifique baie de New York, toute baignée de lumière en plein soleil de midi, elle nous parut encore plus vaste que dans nos rêves.

La statue de la Liberté tendait ses bras comme pour nous guider, tandis que sa grosse et puissante tête semblait nous observer, comme rassurée que nous nous dirigeons vers le sud-ouest, là où devait s'ancrer notre navire marchand, non loin du monument à Mac Arthur, rappelant s'il en était besoin, la reddition du navire amiral japonais acceptée par Tojo en 1945. Nous y avons fait un bref passage.

Le commandant Cantec, qui connaissait déjà New York, retint un taxi pour accéder aux principaux sites de cette prestigieuse ville, nous devrions dire ce port international.

Il se sentit très fier de pouvoir le faire découvrir à sa fille Lauriane. Elle l'avait bien mérité, pour son succès aux examens de gestion. Et en même temps, il voulait fêter son dernier voyage... cinquante-cinq ans, et que de souvenirs !

Il avait confié la surveillance du déchargement à son second, d'autre part en ce samedi, les rues de New York n'étaient pas

encombrées, la plupart des New-Yorkais logeant, surtout en week-end, en dehors de la ville.

Ce fut agréable de monter la Ve avenue. Elle s'offrit cette petite robe noire et blanche qui réussissait à la rendre à la fois sexy et sérieuse, et y ajouta des bas résille qu'elle n'aurait pu trouver à Paris.

Heureusement, elle était une brunette très vive et ne fit pas attendre beaucoup son père, qui musait aux alentours pendant ce temps. Alors, tous deux ayant la même idée fixe foncèrent à pied vers l'Empire State Building.

Et voici le summum, c'est le cas de le dire, le sommet de l'Empire State Building par ascenseur rapide ! Une vue magnifique sur ce port où des navires prestigieux pouvaient s'amarrer avec la bénédiction de la statue de Bartholdi. « Liberté oblige ! »

— Tiens, dit Lauriane, se retournant, voici monsieur Grangelier.

— Salut ! dit Cantec. Je croyais que vous connaissiez déjà New York.

— Oui et je vais descendre de ce pas vers Broadway, la rue des banques...

Puis à l'adresse de Lauriane, il ajouta :

— Pour recharger mes batteries !

C'était la seule rue transversale et sinueuse de New York, car assez ancienne.

— Quant à nous, dit Cantec, nous prendrons le métro pour aller à Central Park.

— Vous savez, commandant, cela n'a pas du tout changé depuis la guerre, Mademoiselle verra elle-même.

Effectivement, à cette époque des années soixante-dix, des murs d'infâme béton gris étalaient leur noirceur à la vue de tout usager du métro. Sortant enfin à l'air libre, nous nous sommes

trouvés mêlés aux hippies, pacifiques énergumènes aux cheveux longs, à la dégaine spéciale et flanqués de leurs guitares.

Lauriane note surtout une tentative de promenade à Central Park vite abandonnée par elle, vu le nombre de bancs investis par des ivrognes. Elle en fut très déçue, car elle s'en faisait une tout autre idée.

— Si je comprends bien, dit Lauriane pour se changer les idées, Broadway est bien le centre des affaires, faisons donc un petit tour dans cette rue.

Elle se fit un petit plaisir : une petite statue de la Liberté en or, très fine et discrète, qui formait un pendentif. Cela lui ferait un beau souvenir.

— Permets-moi de te l'offrir, dit son père.

Puis, retour dans le taxi jusqu'au bateau.

Repassant devant le monument historique, nous aperçûmes monsieur Grangelier qui se promenait par-là, en compagnie d'un homme plus âgé que lui, aux cheveux un peu grisonnant. Effectivement, notre passager est rentré de sa visite à New York avec les mêmes sentiments que nous et avec la même expérience sur Central Park. Mais son ambition était ailleurs. Comme il nous en avait fait part lors des dîners pendant la traversée, il souhaitait s'envoler pour Salt Lake City pour y retrouver la trace de ses ancêtres, fichés probablement chez les Mormons.

Les officiers s'amusaient à le taquiner :

— Qu'espérez-vous des consultations de leurs fichiers ? Et si vous découvriez que l'un d'entre eux était éboueur ?

Rires sous cape car il semblait très fortuné !

— Ou un repris de justice ?

Heureusement, il prenait bien les choses !

— Ou bien cul-de-jatte ?

Là, le commandant fronça les sourcils en direction du lieutenant, et tourna la conversation vers une conclusion heureuse :

— Cher monsieur, puisque c'est votre dernier dîner à bord, portons un toast à l'aboutissement de votre recherche !

— À mon tour, commandant, de vous remercier de votre accueil. Je vous donnerai des nouvelles à mon arrivée à Salt Lake City.

Après son départ, trêve de plaisanterie, nous sommes tous revenus « sur terre », ou plus exactement sur mer, et il fallut appareiller et quitter ces États-Unis si intéressants.

Mon père m'avait « offert l'Amérique », ce serait un souvenir inoubliable !

Alors cette baie magnifique que nous quitions, avec la nuit, se fit plus énigmatique, la statue perçant l'obscurité centrale dans un flash de lumière, tournant ses yeux vers le port attitré des paquebots, puis se retournant vers nous comme pour n'oublier personne, semblant nous reconnaître comme étant des siens, du pays de la liberté, du Paris de ses origines.

On a traduit : « Saluez la France pour moi ! » semblait-elle dire. Même si j'extrapole, permettez, cher lecteur, que je rêve un peu.

LA NUIT, AU LARGE

Les miles nautiques furent vite franchis et on se retrouva en plein océan, avec un peu de roulis, car nous n'étions encore que dans une anse de la côte. Les hommes d'équipage qui n'étaient pas de quart regagnèrent leur cabine.

Le bosco avait sa cabine à l'arrière, avec vue sur la piscine. Sa femme, elle aussi, avait eu droit à son premier voyage hors d'Europe, elle se sentait tout excitée d'avoir vu tant de buildings et modes de vie si différents de la vie bretonne.

Aussi elle s'endormit, fatiguée d'avoir « battu les pavés » toute la journée et subi le rythme harassant de l'hyper-modernisme américain.

Il y avait pleine lune et, se réveillant en pleine nuit, elle jeta incidemment un œil sur la piscine par son hublot.

« Tiens, se dit-elle, quelqu'un dans la piscine fait la planche, les bras en croix... »

Croyant à un cauchemar, madame Guillemain se rendormit lourdement, gardant toutefois l'image d'un corps inerte fantasmagorique.

Le jour à peine levé, le deuxième mécanicien se précipita chez le commandant.

— Le jeune stagiaire mécanicien est toujours dans sa cabine, il n'est pas paru au petit-déjeuner.

— Le mal de mer probablement... répondit Cantec. Il est novice, il ne connaît même pas la mer.

— Commandant, comme il est recommandé par le patron, je n'ose pas le bousculer... Vous verrez bien dans un moment.

Un moment après, donc, le deuxième mécanicien revint :

— D'après le radio, il attendait un appel de sa femme et des nouvelles de leur bébé depuis plusieurs jours ; et n'en obtenant pas, il déprimait, ce que confirment ses voisins de table d'hier au dîner.

— Alors, entrez voir ce qui se passe, sans tarder ! dit Cantec. J'espère ne pas avoir de problèmes pour mon dernier voyage, que je voulais arroser de bon champagne pour tous !

— Nous l'espérons tous, commandant !

Hélas, force fut de constater que la cabine était vide de tout occupant. C'est alors que, se réveillant d'une longue nuit, madame Guillemain ne put s'empêcher de regarder vers la piscine : c'était peut-être un cadavre, cette forme qui ne bougeait pas, cette nuit, elle n'avait peut-être pas rêvé ! Elle en parla à son mari, le bosco.

— Mais chérie, il n'aurait pu disparaître tout seul. Tu as dû voir l'ombre d'un albatros sous la lune.

— Hum ! fit le second capitaine, on les voit rarement par ici. Ils nichent et planent très au sud.

Le commandant, qui avait tout entendu, dit en effet n'en avoir vu que dans l'hémisphère sud

— À moins d'un spécimen qui se soit égaré, essaya-t-il de se rassurer.

Cette hypothèse lui convenait mieux, car un suicidé ne se suicide pas dans la piscine, alors qu'il a l'océan « sans fond » à sa portée.

Pourtant, quelque chose le chiffonnait : on n'avait pas trouvé de lettre d'explication, ce qu'en général, les désespérés ne manquaient pas de laisser en vue.

Puis il dit au radio :

— Prévenons tout de suite la compagnie, en précisant que je vais dès maintenant procéder à quelques interrogatoires au sujet de ce que les uns ou les autres auraient pu remarquer d'inhabituel... et surtout que nous n'avons trouvé aucune lettre, l'heure à laquelle nous nous en sommes aperçus, longitude, latitude de l'endroit, en haute mer.

Puis, se tournant vers le bosco :

— Et si votre femme avait bien vu quelque chose, ou plutôt quelqu'un d'inerte dans l'eau ?

— Oh, commandant, ma femme fait souvent des cauchemars...

— À ce moment-là, le pire est que ce prétendu cadavre a disparu... Comment ? Qui l'a fait disparaître ?

Et là, tout le monde se sentit mal.

— Je vais donc devoir enquêter sérieusement, selon mes prérogatives. Vous m'en voyez consterné.

Tous ses marins avaient été bien notés. Il est vrai que le voyage n'était pas fini, mais c'était un bon équipage.

Au maître d'hôtel, il ordonna :

— Girar, appelez-moi le matelot qui déjeunait à côté de lui en général, qu'il vienne dans mon bureau. Rassurez-vous, nous voulons seulement savoir si vous avez observé quelque chose dans le comportement de ce stagiaire qui aurait attiré votre attention, cela nous rendrait service. Vous parlait-il ?

— Très peu, voyez-vous commandant, il fallait lui arracher les mots. Pourtant il semblait heureux que sa femme vienne d'avoir son bébé. Elle travaille dans un restaurant, j'ai même vu sa photo.

— Merci, mon brave. Justement, nous allons passer sa cabine au peigne fin, et consigner ses bagages. Girar, nous allons vérifier